

Face à la mère

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ECCHYMOSE, 2005.

FACE À LA MÈRE, 2006.

ERZULI DAHOMEY, DÉESSE DE L'AMOUR, 2009.

IPHIGÉNIE *suivi de* IN MEMORIAM, 2012.

MÉDÉE POÈME ENRAGÉ *suivi de* ATLANTIDES, 2013, rééd. 2017.

ATLANTIDES *suivi de* LE VOYAGE VERS GRAND-RIVIÈRE, 2014.

VENTS CONTRAIRES, 2016.

Chez Lansman Éditeur

L'ADORATION, 2003.

JEAN-RENÉ LEMOINE

Face à la mère

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre National du Livre

Cette œuvre pour son édition a reçu le soutien de
la SACD dans le cadre de son action culturelle théâtre

SACD

Société des
auteurs et
compositeurs
dramatiques

PARIS/BRUXELLES/MONTRÉAL

La représentation des pièces de théâtre est soumise à une autorisation préalable de l'auteur ou de ses ayants droits. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation de représentation doit être déposée auprès de la SACD – 11 bis, rue Ballu – 75442 Paris cedex 09 – site : www.sacd.fr

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-176-7

*Ce texte mis en scène et interprété par Jean-René Lemoine
a été créé le 6 novembre 2006 à la MC93 Bobigny.*

*Collaboration à la mise en scène : Clotilde Ramondou.
Scénographie : Christophe Ouvrard.
Lumières : Dominique Bruguière.
Son : Jean-Damien Ratel.*

À Michèle, Daniel, Florence et Pierre

*Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé,
construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer.*

ANTONIN ARTAUD,
Van Gogh, le suicidé de la société.

PROLOGUE

– Voici venu le moment de me présenter à vous pour cet entretien si longtemps différé. Je me présente à vous dans la nudité de l’errance, sans courage, sans véhémence et sans ressentiment. Je me présente tel que je suis, boitillant sur le fil que j’ai suspendu dans les cimes à une hauteur vertigineuse et, même au-dessus de ce vide, je dois vous dire que je vais infiniment mieux. Il me faut cependant vous confier ma peur que vous ne veniez pas au rendez-vous où je vous ai conviée pour vous parler – autant l’avouer tout de suite – d’amour ; ou que, perdu dans l’immense altitude, je ne m’aperçoive pas que vous êtes arrivée. Alors, si vous le voulez bien, quand vous serez enfin là, faites-moi un petit signe – un bruissement de robe, un soupir – pour que je sache que je ne parle plus au vent qui fait tanguer ma caravelle mais que, au cœur du souffle qui m’enveloppe et m’étreint, il y a toute votre présence, et qu’au terme de votre labyrinthe voyage, vous avez retrouvé le chemin qui menait jusqu’à moi.

En attendant cela, je m’offre à votre invisible regard et, dans l’incertitude où je suis, je m’installe dans la patience comme le funambule agrippe le bâton qui lui permettra de rester en apnée dans l’infini des cieux.

Tout va infiniment – infiniment mieux.

Mes yeux ne se remplissent plus de larmes quand vous traversez ma pensée, j'arrive tant bien que mal à me lever le matin, à me coucher le soir ; bien sûr, je suis encore obligé de faire semblant d'être joyeux lorsque je suis en société, et je trouve parfois dans cet artifice une imperceptible jouissance. Je ne peux pas dater le moment où tout a commencé à changer, c'est étrange qu'il n'y ait pas un jour dont on pourrait se ressouvenir comme du passage de l'Achéron et du retour vers la fragile vie. Qu'importe. Il aura fallu trois années de parenthèse, trois années de coma profond, pour pouvoir vous donner rendez-vous dans ce lieu ombragé, devant l'assemblée silencieuse.

PREMIER MOUVEMENT

– Si je me souviens bien, ce fut dans un théâtre où avait lieu un atelier de comédiens, et ce jour-là, les comédiens répétaient une scène de *Richard III*.

« O Dieu qui fit ce sang, venge cette mort... »

Un camarade est entré. Il m'a dit qu'on me demandait au téléphone. Je l'ai foudroyé du regard. Il a repris – on te demande au téléphone, c'est urgent. Je me suis levé, j'ai traversé, tout engourdi, la scène, le couloir, l'escalier, la mezzanine, un autre couloir, jusqu'au bureau où le téléphone était décroché pour moi. Je me suis assis. J'ai entendu les sanglots et la voix de ma sœur qui me disait que notre mère était morte. Je ne sais pas ce que j'ai répondu. Je ne sais pas combien de temps la conversation a duré. Je me suis levé. J'ai demandé à une amie qui se tenait à côté de moi si elle voulait bien me raccompagner. J'ai marché dans le couloir jusqu'à la mezzanine et – l'univers s'est arrêté. Je me suis recroquevillé et je me suis mis à pleurer. Tous faisaient cercle autour de moi. Enfin quelqu'un m'a caressé l'épaule. Alors j'ai pu me relever. J'aurais voulu qu'on m'aide à marcher, je n'arrivais pas à marcher. Soudain je fus dehors, dans la lumière. Les comédiens, de part et d'autre, me

regardaient tituber vers la voiture. Dans la voiture, j'ai baissé la vitre pour voir défiler les arbres du bois puis les boulevards où les hommes et les femmes vaquaient à leurs occupations, et leur déambulation était belle dans la clarté de l'été. L'amie m'a déposé au bas de l'immeuble, j'ai retrouvé ma sœur et ceux qui m'attendaient et là – les larmes, les larmes, les larmes...

Où sont les chemins de mon enfance ?

Où sont les nuits où dans la voiture je faisais semblant de dormir pour que mon père me porte jusqu'à ma chambre et me dépose dans mon lit ?

Qu'est devenue la maison rouge de Léopoldville avec les grands arbres où se lovaient ces immenses serpents qui nous terrorisaient ?

Mon intranquillité.

Je suis devant l'assemblée silencieuse et ma voix s'amenuise, mes forces m'abandonnent, je voudrais...

Il faut juste laisser les souvenirs remonter à la surface et...

La mère portait une jupe blanche aux mille plis et cette jupe était un conte de fées aux histoires infinies.

Le jour des funérailles...

Je voudrais que quelqu'un caresse mon épaule...

Le jour des funérailles, je me suis levé tôt.

... et passe la main sur mon front.

Il devait être cinq heures. Dans l'embrasure de la fenêtre, on voyait les toits aux couleurs passées et au loin les collines disparaissaient dans la brume tremblante et bleutée du matin. Je me suis lavé, rasé, j'ai mis la chemise blanche, le costume bleu marine et la cravate noire que m'avait prêtée mon père pour les funérailles et que je n'ai jamais rendue. Ma sœur était vêtue de blanc. Nous n'avons rien mangé, le jour des funérailles. Nous sommes montés dans les voitures. Les rues étaient désertes et silencieuses. Le ciel avait encore toute sa douceur et il ne faisait pas chaud. Nous sommes arrivés à Sainte-Rose-de-Lima. Les portes de l'école se sont entrebâillées pour nous laisser passer. Nous avons gravi les marches jusqu'à la salle de classe où ma mère avait enseigné. C'est là qu'était déposé le cercueil, dans la profusion des fleurs de funérailles. Ma mère portait la robe blanche que nous avions choisie, ma sœur et moi, comme robe de funérailles. J'ai regardé ma mère pour la dernière fois. Le maquillage ne dissimulait pas les traces de sa souffrance. Quelques membres de la famille se sont approchés pour lui dire au revoir, puis nous avons refermé le cercueil car nous ne voulions pas qu'on voie cette douleur étale sur son visage. Nous avons pris place sur des chaises. Les gens arrivaient, amis, alliés, camarades, et beaucoup d'autres aussi que je ne connaissais pas, mais qui eux savaient qui j'étais car ils connaissaient ma mère qui leur avait parlé de moi. Ils nous serraient la main, allaient s'asseoir un peu plus loin ou restaient debout sur la terrasse attenante. Il faisait encore frais. La lumière était douce et...

Des hommes sans âge avançaient courbés et vacillants, des femmes en chapeautés, endimanchées dans leurs toilettes de funérailles attendaient sagement leur tour, glissant modestement vers moi, et dans leur regard il y avait tout l'amour ou tout le respect de la terre. Pendant des heures j'ai serré des mains, scruté des visages. Parfois quelqu'un prononçait mon nom comme si je n'avais jamais quitté ce pays-là. Je comprenais que j'avais bien essayé de m'enfuir, mais que ce pays-là m'avait en quelque sorte rattrapé et par ces funérailles m'assignait une place à laquelle je ne pouvais plus me dérober. Chaque geste, chaque mot prenait un sens, s'articulait aux autres dans une logique limpide pour ceux qui m'entouraient et qui savaient que tout cela avait pour but de me maintenir en vie et de me redonner un espace auprès d'eux dans ce pays agonisant. J'entendais murmurer à mon oreille – il faut être fort, il faudra être fort. J'apprenais le rôle du fils et la philosophie du malheur que ce pays-là connaît bien. Je comprenais soudain que dans cet exercice il n'y avait plus de place pour les larmes. Mes larmes devaient en quelque sorte s'être déjà tarées.

Ma sœur et moi avons ouvert le cortège derrière le cercueil de notre mère. Ma sœur m'a pris la main. La blancheur de sa robe, le contact de sa paume m'ont ramené tout à coup au temps de notre enfance. Lentement nous avons traversé la cour de l'école pour entrer dans la chapelle. La chapelle était pleine des fleurs de funérailles.

Il y avait beaucoup, beaucoup de monde...

Les prêtres, la messe, les discours, les sanglots des jeunes filles, les chants, je ne sais pas combien de temps tout cela a duré. Après, nous sommes ressortis ma sœur et moi, main dans la main, et, dans l'étourdissante lumière, nous avons fendu la foule, en suivant, sages comme des images, la dépouille de notre maman.

J'ai pensé que jamais je ne reviendrais...

... dans ce pays-là.

Que jamais je n'y reviendrais.

Tous ces sanglots retenus, ce torrent de larmes tari.

Vous me manquez, maman, vous me manquez. Je voudrais que vous soyez là.

Nous l'avions quitté ensemble, ce pays, moi hurlant dans vos bras puisque je n'avais que deux ans et ma sœur un peu plus grande, sans doute plus calme, absorbée par le paysage. À quoi pensiez-vous en quittant ce pays ? Saviez-vous que vous le quittiez pour vingt années et qu'à votre retour il serait déjà détruit ? Aviez-vous peur, sur le tarmac de l'aéroport François-Duvalier qu'on ne vous laisse pas partir ? Votre père et votre mère vous ont-ils accompagnée ? Saviez-vous que vous leur parliez pour la dernière fois et qu'ils mourraient quelques années plus tard sans que vous les ayez revus ? Vous sentiez-vous désespérée en quittant ce père que vous aviez nourri en cachette lors des longs mois de son emprisonnement

à Fort-Dimanche ? Repensiez-vous au jour où les macoutes étaient venus le prendre et vous l'aviez regardé s'en aller ? Était-ce lui qui vous avait convaincue de quitter le pays ? Et quand vous avez gravi la passerelle, avez-vous pensé au premier homme que vous avez aimé – le seul peut-être que vous ayez aimé – mais que vous n'aviez pas voulu suivre à New York quand il vous demanda en mariage, car, à cette époque, vous ne vouliez pas abandonner votre chère ville natale, vos frères et sœurs et vos parents ? Avez-vous pensé à votre frère préféré qui était parti étudier la médecine à Paris quelques années plus tôt encore, et qu'on avait dû ramener en catastrophe car il avait perdu l'esprit et déambulait, nu, sur les boulevards ? Avez-vous collé votre nez au hublot au moment où l'avion prenait de l'altitude ? Avez-vous regardé le tracé alors harmonieux de votre ville, les taches vertes et langoureuses des mornes et de Kenskoff où vous alliez en villégiature siroter des rhums-punchs et réciter des vers, et devant vous la mer hautaine et bleu marine qui ceinturait cette île dont vous vous éloigniez pour la première fois ?

Je me sens très seul maintenant.

Nous l'avons quitté, ce pays, moi dans vos bras, nous avons traversé les mers et l'avion s'est posé sur le sol africain. Mon père, que vous n'avez jamais aimé, avait voyagé le premier et nous attendait là-bas, dans le petit aéroport de Coquilathville. À l'arrivée, ma sœur et moi étions sans doute endormis, épuisés par le voyage. J'imagine le trajet en voiture sur une piste poussiéreuse...

... dans un crépuscule saturé de cris d'animaux.

Il faut juste laisser remonter les souvenirs et inventer ce qu'on ne sait pas.

Avez-vous été heureuse à Coquilathville puis à Léopoldville qui s'appelait déjà Kinshasa ? Je me souviens de la maison rouge et des grands arbres où se lovaient ces immenses serpents qui nous terrorisaient, des boys qui marchaient pieds nus sur les carrelages et accomplissaient les tâches avec une imperturbable lenteur. Mes cousins étaient venus nous rejoindre à Léopoldville dans la grande maison car leurs parents étaient Dieu sait où, et vous les avez enveloppés de votre inépuisable tendresse comme vous saviez si bien le faire. Je crois qu'il y a eu des rires dans cette maison-là, et des jeux, et des bals où je vous ai regardée danser, un Noël où vous êtes venue me réveiller en me disant que mes cadeaux étaient cachés dans toute la maison et j'ai cherché dans les moindres recoins, et chaque fois que j'en trouvais un, je laissais éclater en rafales mon inextinguible joie. Parfois il ne se passait rien. Ma sœur et moi, nous nous installions sur le petit mur de clôture pour écouter le bruit des voitures avant qu'elles ne débouchent dans notre rue, et le jeu consistait à dire que la voiture que nous entendions venir au loin était la voiture de notre père, et bien sûr ce n'était pas encore celle-là, et le jeu se répétait sans cesse, tandis que le jour s'estompait brusquement, cédant la place au crépuscule, jusqu'à ce que notre père arrive enfin, et c'étaient des cris de joie car il apportait à chacun une pomme rouge, brillante, croquante, et cette

pomme était magique puisque c'était un fruit presque inconnu en Afrique et qu'elle avait dû faire un interminable voyage pour venir éclater sous nos dents.

Le caillouteux chemin...

... où je marche à tâtons.

Il y eut un autre Noël dans une des premières années de ma vie. Je crois que les cousins étaient déjà partis au pensionnat à Paris pour leur plus grand malheur. J'étais cloué au lit depuis des semaines avec une fièvre phénoménale, bronchite ou malaria et, dissimulant votre inquiétude, vous vouliez savoir ce qui me ferait plaisir. J'ai demandé une orangeade que vous m'avez apportée mais que j'ai vomie tout de suite, ce qui a attristé tout le monde car, cette année-là, pour fêter Noël, tout le monde s'était réuni autour de mon lit. Vous m'aviez offert une carabine et un meccano dont je ne pouvais pas encore me servir car j'étais bien trop petit et vous m'avez dit en souriant que je devrais être patient. Je m'en souviens comme d'un Noël heureux. Après nous sommes partis vers l'Europe, laissant la carabine et le meccano avec lequel je n'ai jamais joué.

Je n'ai pas assez pleuré. Ils ne m'ont pas laissé pleurer. Maintenant les larmes sont taries. Maintenant les yeux brûlent. Maintenant je suis grand, ce qui est épuisant.

Après les funérailles, je me réveillais chaque jour en sanglots. Les larmes étaient les épilogues des rêves de la nuit. Je me préparais pour une journée

aride où je transporterais mon chagrin comme on porte une pierre. Alors j'ai décidé que j'irais dans la maison de ma mère et à contrecœur ma sœur a accepté de me suivre. Nous y étions allés une seule fois depuis notre arrivée, pour prendre la robe des funérailles. Il fallait bien y retourner un jour sous peine de n'y revenir jamais.

L'impression de sombrer.

Remonter la piste.

PRENDRE SON SOUFFLE.

Dévoiler le mystère.

Écrire le livre.

Se dire que...

... tout ira infiniment mieux.

Nous sommes allés dans la maison de ma mère et Cédoine a ouvert la barrière. Cédoine avait travaillé dix ans dans cette maison au service de ma mère. C'est lui qui en arrivant un matin avait découvert le corps sans vie et la chambre saccagée. Il semblait plus démuni, plus orphelin que nous. Nous avons ouvert toutes les portes-persiennes et la lumière a envahi le salon...

Nous avons ouvert les portes-persiennes et la lumière a envahi le salon. C'était la douce lumière du matin qui éclairait l'acajou des meubles et se posait